

Местами проливается новый свет на проблематику взаимодействия церковнославянского и собственно древнерусского языков, на основании статистических подсчетов и данных. У. конкретизирует динамику цсл. типа языка, приводя кое-где новые материалы, новые соображения. Так как пособие будет предназначено прежде всего для студентов, изучающих историю русского языка, было бы, пожалуй, желательнее отметить во введении общий профиль периодизации истории русского языка, чтобы студент, начиная читать первые страницы, имел уже в самом начале ясное представление о трех важнейших этапах в развитии русского языка. В работе есть некоторые спорные хронологические указания, напр., период *второго южнославянского влияния* приурочивается автором к концу 14 и к началу 15 вв., (см. с. 35), хотя этот процесс на самом деле проходил несколько позднее. Вообще термин „средневековье“ и „древнерусский язык“ понимаются автором в значительно широком объеме, без надлежащей доли внутренней хронологической стратификации (10—17 век). В книге, правда, упомянуто возникновение старославянского языка и письма (см. с. 8—11), однако самой миссии Константина и Мефодия в Великую Моравию автор коснулся только вскользь словами „совершили поездку в Моравию“ (см. с. 11).

В „Заключении“ (с. 127—130) У. подводит итоги самым важным наблюдениям, касающимся сосуществования двух языков, и обобщает сферу их функциональной дистрибуции. В конце приведен обзор научной литературы, на которую автор опирался.

В общем данная проблематика обработана инструктивно. Работу можно считать одним из результатов, которых было достигнуто в Советском Союзе за последнее время в исследовании проблематики истории русского языка. Сочинение может послужить кратким справочником для студентов-русистов, преподавателей и вообще для всех, кто интересуется диакронией русского языка.

Алеш Бранднер

The Linguistic Turn — Recent essays in philosophical method. The university of Chicago press, Chicago and London, 1967, 397 pp.

Les essais, articles et discussions de la grande anthologie de Rorty, tout en étant destinés en premier lieu aux philosophes, peuvent susciter aussi l'intérêt des philologues qui s'occupent des problèmes théoriques de la linguistique et particulièrement de la sémantique. En effet, cette anthologie est consacrée aux problèmes de la philosophie linguistique qui, bien qu'elle poursuive des buts bien différents de ceux de la linguistique pure, prend pour point de départ l'analyse des systèmes de langue (soit naturels, soit artificiels) et étudie, de son point de vue naturellement, les différents termes de la théorie du langage, comme par exemple le concept, la signification, la référence, les formes grammaticale et logique du langage, etc. Cela constitue une excellente occasion pour le linguiste de confronter les conceptions philosophique et linguistique des termes en question et d'entrevoir le caractère spécifique de deux manières différentes d'envisager le langage.

L'essai d'introduction de Richard Rorty tâche de relever les problèmes essentiels de la philosophie linguistique, de „la plus récente révolution en philosophie“. Tous les partisans de la philosophie linguistique sont convaincus que les problèmes de la philosophie peuvent être débattus et même résolus au niveau d'une soi-disant langue idéale, c'est-à-dire d'une langue dont la structure logique reflète d'une manière adéquate la structure des faits. En ce qui concerne le caractère d'une telle langue idéale, les avis des philosophies linguistiques sont bien partagés, car on n'a pas précisé jusqu'ici les critères de la correction d'une telle langue. C'est ainsi que deux mouvements plus ou moins opposés naissent au sein de la philosophie linguistique; d'un côté, c'est la philosophie d'une langue idéale dont les partisans affirment que les procédés d'expression des systèmes de langues naturelles ne sauraient répondre aux exigences auxquelles devrait satisfaire une langue idéale. C'est à la philosophie actuelle, disent-ils, de forger sa propre langue immanente capable de résoudre les problèmes de la philosophie linguistique. De l'autre côté, c'est la soi-disant philosophie du langage ordinaire qui est le mieux représentée par les philosophes des Universités d'Oxford et de Cambridge.

L'article de Grower Maxwell et de Herbert Feigl, intitulé „Pourquoi le langage ordinaire a besoin d'être réformé“, présente plusieurs arguments contre la philosophie du langage ordinaire. Les auteurs reconnaissent bien le caractère vague et ambigu des expressions du langage ordinaire, mais tiennent en même temps à souligner que ce caractère vague fait surgir beaucoup de problèmes philosophiques. Donc, une délimitation exacte des significations des mots constitue un devoir qui s'impose à la philosophie. Mais suivant quels critères le philosophe peut-il décider s'il donne une description authentique de ce qu'on appelle le langage ordinaire? Existe-t-il une limite entre la découverte de significations définies par la structure même du langage ordinaire et une réforme de

celle-ci? Ainsi les philosophes du langage ordinaire, tout en prétendant qu'ils définissent la nature véritable du langage ordinaire, accomplissent en réalité des réformes involontaires.

Dans une réponse polémique à l'article de Maxwell et Feigl, J. L. Austin, considéré parfois comme chef des philosophes du langage ordinaire, admet qu'il y a des cas où les philosophes ne s'accordent pas en ce qui concerne la définition du sens des mots, mais de tels cas, suppose-t-il, sont loin d'infirmer l'importance du consentement que l'on obtient dans une majorité écrasante des définitions. Ce consentement garantit le mieux la justesse des définitions proposées et le fait que les significations que l'on définit relèvent de l'usage commun des mots. Plus l'analyse de cet usage est minutieuse, plus on est apte à saisir les nuances entre les significations courante et philosophique des mots et mieux on se rend compte que très souvent, les philosophes ont recours aux mots avec leurs connotations courantes dans des situations où les usagers communs ne s'y attendraient point.

Dans la conception de Maxwell et Feigl, la réforme prend source dans les nécessités du langage de la science et du langage commun et elle est fondée sur des analyses exactes des termes actuellement en usage. Il faut que toute déviation par rapport à l'usage commun soit motivée et que les nouvelles significations réformées des mots soient définies dans leur rapport avec les significations respectives du langage ordinaire.

Dans l'article de Manley Thompson, intitulé „Quand réformet-on le langage ordinaire“, on trouve une réplique aux idées de Maxwell et Feigl. D'après Thompson, ce à quoi visent les deux philosophes n'est pas une réforme du langage ordinaire, mais plutôt une réforme de différents jargons spéciaux qui sont fondés sur les termes du langage ordinaire. Il serait absurde, affirme-t-il, de vouloir réformer le langage ordinaire, car cela équivaldrait à le priver de l'un de ses caractères les plus importants, de son „rock-bottom character“, c'est-à-dire du caractère d'une réalité pure et simple. Thompson a sans doute raison lorsqu'il défend l'autonomie du langage ordinaire par rapport aux langages spéciaux et qu'il rejette la thèse suivant laquelle le langage ordinaire devrait satisfaire aux mêmes exigences que les langages spéciaux. On ne saurait envisager le langage ordinaire comme une sorte de langage symbolique du calcul logique comme le fait par exemple B. Russell. Le fait que l'anglais ne dispose pas de deux signes différents pour marquer l'identification et la prédication, mais qu'il dispose d'un seul signe, du verbe *to be*, n'amène pas la confusion entre les deux concepts. Pour le prouver, il suffira de recourir à une analyse en profondeur des phrases. Au sens d'identification ou de prédication, les formes définies du verbe *to be* ne sont jamais employées isolément dans les phrases, mais font partie de différents types d'expressions. Suivant le caractère de ces expressions, il n'est pas difficile de décider si le verbe *to be* sert à marquer la prédication (par exemple dans la phrase „*Chicago est la plus grande de toutes les villes situées sur les Grands Lacs.*“) ou l'identification („*Chicago est la plus grande ville située sur les Grands Lacs.*“). Ce qui est cependant parfaitement justifié dans le cadre du langage ordinaire cesse de l'être lorsqu'on passe dans le domaine du calcul logique. Là, on a absolument besoin d'avoir deux signes différents pour marquer deux fonctions logiques différentes. Ainsi, l'absence d'une pareille distinction devrait entraîner une réforme, mais ce serait là une réforme du langage spécial de la logique, non celle du langage ordinaire.

Parmi les articles de la première partie de l'anthologie, on trouve les essais classiques traitant de la délimitation du contenu de la philosophie linguistique et de la définition de ses méthodes. Leur importance est encore soulignée par le fait que les auteurs dont les articles sont inclus dans les trois autres parties y font incessamment recours. Par leur niveau extrêmement théorique, la plupart des articles de la première partie sont assez loin de la problématique linguistique. La seule exception en est le traité de Gilbert Ryle intitulé „Les expressions systématiquement trompeuses“ qui apporte une intéressante confrontation des aspects logique et grammatical de l'analyse des propositions et expressions et qui propose une distinction des buts de la logique et de ceux de la linguistique. Tandis que le linguiste a pour tâche, entre autres, de chercher les paraphrases de propositions qui soient adéquates et convenables des points idiomatique, stylistique et grammatical, le but que poursuit la logique consiste à reformuler les expressions et propositions dont les formes grammaticale et syntaxique répondent à la description des situations qui sont différentes des situations que ces expressions prétendent décrire, autrement dit la logique est chargée d'établir l'accord entre la structure syntaxique des expressions de la langue et la structure logique des faits représentés. Ryle illustre sa thèse par trois types d'expressions systématiquement trompeuses: expressions quasi-onthologiques, quasi-platoniques et quasi-descriptives.

Parmi les articles de la deuxième partie, consacrée aux problèmes de la philosophie du langage idéal, nous voudrions attirer l'attention du lecteur sur le traité de James Cornman „Le langage et l'onthologie“ où l'auteur explique sa conception de la théorie de la référence. En appuyant son exposé sur les mots *Aliaska*, *Pégas* et *haut*, il définit trois types différents de rapports de référence et s'efforce de prouver que c'est seulement dans le cas du premier des trois mots qu'i

convient de concevoir la référence en tant qu'un rapport entre un symbole du langage et quelque chose ayant son existence ontologique. S'il n'en était pas ainsi, argumente-t-il, l'ontologie deviendrait l'affaire de la linguistique. Même, en reconnaissant que le mot dénote, s'est-à-dire qu'il se réfère à quelque chose de réel, on n'est pas obligé d'accepter un engagement ontologique, c'est-à-dire l'affirmation que l'objet dénoté possède telles ou telles qualités, car un engagement ontologique ne peut être dérivé qu'à partir d'une théorie spéciale de la référence.

La troisième partie rassemble les articles qui traitent des problèmes de la philosophie du langage ordinaire. Roderick Chisholm („Les philosophes et le langage ordinaire“) et John Passmore („Les arguments contre l'absence de signification“) s'opposent dans leurs articles aux thèses de l'essai de Norman Malcolm („Moore et le langage ordinaire“), publié dans la première partie.

R. Chisholm arrive à démentir la thèse de Malcolm suivant laquelle le caractère paradoxal des propositions de la philosophie implique leur incorrection. Il distingue trois sortes d'emploi d'un mot: l'emploi correct (là où l'intention de l'expression [connotation] est en accord avec la connotation de la même expression dans le langage ordinaire), l'emploi incorrect (là où il y a un désaccord entre la connotation du mot et la connotation du même mot courante dans le langage ordinaire) et l'emploi erroné (là où l'usager a bien une idée juste de la connotation du mot, mais ne s'accorde pas avec le langage ordinaire en ce qui concerne la dénotation du mot en question).

John Passmore s'oppose à quelques arguments de Malcolm concernant l'emploi des expressions métaphoriques. Il démontre qu'en philosophie, la manière d'employer les expressions peut accuser de grandes divergences par rapport à l'usage ordinaire de celles-ci. C'est le cas par exemple du soi-disant emploi absolu de quelques adjectifs qui, à premier abord, semble contredire l'usage ordinaire, où le sens d'un adjectif est défini par le sens contraire d'un autre adjectif: *vert*: *non vert*, *chaud*: *froid*, etc.

La quatrième partie fournit de nombreuses réflexions sur les perspectives des recherches dans le domaine de la philosophie linguistique. Il vaut la peine de mentionner l'article de Max Black „Le langage et la réalité“ où l'auteur se demande s'il est possible d'aboutir, tout en partant de la grammaire des langues naturelles, à quelques conclusions d'ordre général. De telles conclusions pourraient constituer, pense M. Black, une grammaire universelle qui, à condition qu'on ait gardé une neutralité ontologique, pourrait apporter du nouveau dans la recherche de la réalité elle-même. Bien sûr, une telle grammaire serait éloignée des systèmes grammaticaux des langues naturelles qui contiennent beaucoup de catégories superflues. Mais le problème cardinal ne consisterait pas à éliminer les catégories superflues, mais à relever parmi les traits linguistiques ceux qui sont communs à tous les systèmes de langues connus et qui figureront donc à juste titre dans la grammaire universelle hypothétique.

Après avoir soumis à l'analyse la thèse de l'isomorphisme de L. Wittgenstein, la copule et le rapport entre le sujet et le prédicat de la phrase, Black en arrive à la conclusion qu'il est impossible de trouver une grammaire universelle. Le rapport entre le sujet et le prédicat, quoique indispensable dans l'analyse des langues indoeuropéennes, ne peut pas être transposé dans les langues polysynthétiques où il n'y a pas de distinction entre les noms et les autres parties du discours. Pourtant, les langues polysynthétiques ne sont pas moins aptes que les langues indoeuropéennes à réfléchir et à décrire la réalité. Le scepticisme de Black n'implique pas toutefois la négation des catégories traditionnelles telles que „qualité“, „relation“, „fonction“, „classe“, etc., mais seulement l'affirmation de leur caractère conventionnel. Il n'y a pas de systèmes vrais et de systèmes faux, il n'y a que des systèmes plus ou moins efficaces. Il n'y a pas par conséquent de voie qui mène de la langue à la métaphysique.

Vlasta Vrbková

Bengt Hasselrot: **Etude sur la vitalité de la formation diminutive française du XX^e siècle**, Uppsala 1972, 112 pp.

Dans son excellent ouvrage „Etude sur la formation diminutive dans les langues romanes“ (Uppsala 1957, 344 pp.) bien connue et très importante, M. Hasselrot définit le diminutif comme „un mot ou élément de formation qui convient à l'expression de la petitesse, éventuellement avec une nuance soit péjorative, soit caressante“ (p. 283) ce qu'il démontre à la base de nombreux dépouillements.

Dans le présent ouvrage, il s'est limité au domaine du français en examinant de près le matériel du XX^e siècle.

Avant de présenter la liste des diminutifs, il esquisse ses points de vue sur plusieurs questions concernant la formation diminutive en français (pp. 7—21). Il fait remarquer qu'en français certains suffixes sont en train de disparaître, d'autres au contraire, se développent. Depuis des